Tiphaine SAMOYAUULT, *Roland Barthes*

Paris, Éd. Le Seuil, coll. Fiction & Cie, 2015, 720 pages

Matthieu Rémy

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10668>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.10668

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2016

Pagination : 494-495

ISBN : 9782814302839

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Matthieu Rémy, « Tiphaine SAMOYAUULT, *Roland Barthes* », *Questions de communication* [En ligne], 29 | 2016, mis en ligne le 30 juin 2016, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10668> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.10668>

autour du cas de « Georges Loustaunau-Lacau : un résistant d'extrême droite témoin d'une situation extrême » (pp. 239-270). Ce témoin original, vichysto-résistant, propose deux récits de son expérience du camp nazi de *Neue Bremm*, dans « *Chiens maudits* ». *Souvenirs d'un rescapé des bagnes hitlériens* (Pau/Paris, Éd. La Spirale/ Réseau Alliance, 1945) et *Mémoires d'un Français rebelle, 1914-1948* (Paris, R. Laffont, 1948). Si les deux textes font relativement abstraction des griefs idéologiques pour évoquer les compagnons de misère des camps, face à la brutalité nazie, le second insiste sur la posture de héros du témoin, faisant davantage entendre ses partis pris idéologiques, conformément au genre des mémoires. Ainsi un même témoin se montre-t-il écartelé – selon le mot de Tzvetan Todorov – entre mémoires littérale et exemplaire, cette dernière faisant écho à l'exacerbation de l'anticommunisme et de la Guerre froide en 1947.

Au total, beaucoup d'articles reposent sur des cas intéressants, abordant sous plusieurs aspects la question du témoin sous influence, dans des situations de crise. On retiendra deux apports innovants : lorsque les influences sont si directes qu'il est légitime de parler de la coproduction (sous contrainte ou non) d'un certain nombre de témoignages ; l'importance accordée à la dimension interprétative des témoignages, qui est en soi une forme de coproduction des témoignages, qu'elle émerge à travers les préfaciers ou à travers les réécritures, les commentaires (ou les reniements) des auteurs eux-mêmes, en fonction d'évolutions esthétiques, idéologiques, politiques – ou épistémologiques, comme y invite le regard neuf porté sur une certaine vérité et intersubjectivité du sensible.

Alain Rabatel

Icar, université Lumière-Lyon 2, F-69700
alain.rabatel@univ-lyon1.fr

Tiphaine SAMOYAUULT, *Roland Barthes*

Paris, Éd. Le Seuil, coll. Fiction & Cie, 2015, 720 pages

« Il n'est pas absolument nécessaire de produire un récit de vie pour mettre au jour le programme et l'apport intellectuels de Roland Barthes et on peut s'interroger sur la nécessité qu'il y a à écrire une nouvelle biographie » écrit Tiphaine Samoyault dans les premières pages (P.34) de son imposant travail sur la vie et l'œuvre de l'auteur du *Degré zéro de l'écriture* (Paris, Éd. Le Seuil, 1953). Pourtant le résultat est là : les 720 pages que l'écrivaine et enseignante-chercheuse consacre à Roland Barthes disent quelque chose de fondamental sur un auteur protéiforme et sujet à toutes les caricatures pour avoir osé être ce qu'il était, soit une constante transversalité.

Pour s'attaquer de front à cette dernière, Tiphaine Samoyault savait probablement que l'outil d'investigation que peut constituer la biographie critique était le seul réceptacle suffisamment ample. Et que tracer l'itinéraire intellectuel et esthétique de Roland Barthes revenait à comprendre exactement dans quels contextes historiques et sociopolitiques celui-ci avait pu à la fois transformer la critique littéraire, participer à la fondation d'une certaine idée de la transdisciplinarité entre sciences sociales et esthétique, et rien moins qu'impulser un renouvellement du champ universitaire dans ces domaines.

Cette biographie réussit donc un pari rare : montrer chronologiquement une progression intellectuelle tout en maintenant une explication de texte qui permette de mettre à jour les invariants d'une œuvre. Roland Barthes est ici resitué à chaque moment de son évolution intellectuelle, comme l'est chaque étape de la progression de sa réflexion sur le langage et les signes, les coordonnées de son inscription dans l'espace social et politique, mais aussi les conditions dans lesquelles se produisent les plus légères inflexions. Et pour cela, rien n'est négligé : généalogie familiale, souci que l'auteur de *S/Z* (Paris, Éd. Le Seuil, 1970) a de son corps, lectures, accompagnements intimes et mondains. Sans verser dans l'interprétation psychologique douteuse, Tiphaine Samoyault remet en scène les déterminations individuelles et collectives et fait observer la reprise en main de celles-ci par le sujet Roland Barthes, qui, au gré de ses curiosités, construit une œuvre à son image et pleinement ancrée dans l'époque.

Ainsi de la maladie, qui sert souvent de point de départ à une explication du parcours non académique de Roland Barthes et de la carrière singulière qui s'en suivit : « La tuberculose est sans conteste l'événement majeur de sa vie, qui amplifie certains traits de son caractère – le sentiment d'être à l'écart et la propension à la plainte –, mais qui en détermine d'autres, en particulier l'affabilité sociale incitée par la vie en communauté assortie du retrait lettré qu'autorise une relative oisiveté » (p. 169). Tiphaine Samoyault souligne à juste titre en quoi les années de sanatorium (1942-1946) furent déterminantes pour l'auteur et l'éloignèrent concrètement de l'*ethos* qui pût être celui des jeunes gens lettrés de son acabit, dont il partagea les élans antifascistes en faisant partie, adolescent, d'un groupe de Défense républicaine et anti-fasciste au lendemain du 6 février 1934 : « Les choix et les engagements majeurs de sa génération, ceux dont chacun devra pouvoir répondre ensuite et qui fonderont les lignes de force politiques et intellectuelles des décennies à venir, ne l'ont pas concerné. Son histoire s'est, à un

moment clé de son existence, séparée de la grande histoire. L'événement de la maladie l'a coupé des événements. Le sentiment qu'il pouvait avoir d'être déclassé ou en marge s'est traduit dans les faits. Il n'était pas là » (p. 169). On ne peut que souscrire, mais la biographie de Tiphaine Samoyault apporte aussi les éléments pour ressaisir cet isolement dans ce qu'il eut de productif idéologiquement. Car, si l'on sort de la guerre sans avoir été résistant comme certains de ses amis, Roland Barthes entre dans le monde intellectuel par l'entremise d'un résistant trotskyste, Georges Fournié, ancien ouvrier typographe rencontré au sanatorium de Laysin où il soigne une tuberculose vraisemblablement contractée à Buchenwald. S'estimant bientôt « sartrien et marxiste » (comme il l'explique à Jean Thibaut en 1970, dans un entretien où il revient sur sa jeunesse), dans l'immédiat après-guerre, Roland Barthes se prépare à faire agir cette grille d'analyse dans son travail critique, à travers des articles qu'il donnera au journal *Combat* et qui deviendront *Le Degré zéro de l'écriture*, après que Georges Fournié lui aura fait rencontrer Maurice Nadeau (lui aussi résistant et « ancien trotskyste », comme il se présente alors à Pascal Pia avant son embauche à *Combat*).

Un chapitre fondamental de la biographie de Tiphaine Samoyault, intitulé « Sorties » (pp. 207-252), montre avec brio comment, au sortir des années de sanatorium, celui qui s'est d'abord intéressé à la littérature et au théâtre diverge progressivement vers la linguistique et la sociologie parce que ces disciplines – particulièrement accueillantes dans l'après-guerre – lui offrent une opportunité de se lancer dans des travaux de recherche, sans exiger de lui le parcours académique dont la maladie l'a privé. Le Roland Barthes qui s'est pris de passion pour Jules Michelet et le marxisme, et qui n'entend pas renoncer à l'étude de la littérature, entamera donc à cette occasion un flirt prolongé avec l'héritage de Ferdinand de Saussure – grâce à l'amitié de Algirdas Julien Greimas – et se liera aux plus prestigieux chercheurs en sciences sociales de son époque, Georges Friedmann en tête.

C'est ce que l'on oublie généralement et qui saute aux yeux à la lecture de cette biographie : l'apport de Roland Barthes réside essentiellement dans cette intelligence du décloisonnement à laquelle il a conduit sa pérégrination dans le monde intellectuel de l'après-guerre. Lequel regorge d'avant-gardes et de désirs de renverser avec sérieux les anciennes méthodologies. Puisant dans le marxisme hétérodoxe (il sera l'un des co-fondateurs de la revue *Arguments*), avide de critiquer les errements du stalinisme, en particulier sur le plan des arts et de la culture, Roland Barthes creuse

la critique de l'aliénation sans ménager ses coups contre le jdanovisme, véritable bête noire de l'auteur jusqu'au début des années 60. La bourgeoisie pourra donc être le sujet d'une analyse critique que l'on verra éclore dans *Mythologies* (1957, Paris, Éd. Le Seuil) ou les *Essais critiques* (1964, Paris, Éd. Le Seuil), sans que Roland Barthes ne se laisse aller à un ressassement « classiste » dont il est dès l'origine comme immunisé. La linguistique fournissant de son côté une méthode nouvelle pour construire un outil d'analyse pertinent, la sociologie servira à la découpe des fragments de réalité à observer. De cette action tripartite naîtront les premières grandes œuvres critiques de Roland Barthes, avant que le pas en avant-garde qu'il a entrepris ne lui apparaisse comme une rythmique trop aisée à suivre.

Tiphaine Samoyault montre très finement comment, après avoir vécu une instabilité académique l'ayant poussé à accompagner vaillamment une certaine forme de révolution scientifique dans le domaine des sciences humaines et sociales, Roland Barthes s'applique à s'en extraire – non sans rester au contact de diverses avant-gardes, pour le meilleur et pour le pire – pour, une fois la légitimité acquise, n'user de son magistère que comme d'un lieu de décollage d'entreprises de plus en plus soucieuses d'interroger le désir personnel et ses diverses formulations. On a pu voir cette progressive « institutionnalisation » et ce mouvement de réticulation comme un renoncement progressif à l'intervention politique, mais, au contraire, la biographie de Tiphaine Samoyault invite à y voir la sortie d'une impasse.

De nombreux textes de Roland Barthes, avant son entrée à l'École pratique des hautes études (EPHE) en 1960, évoquent la « vaccine » que constitue pour une société d'ordre l'administration d'une petite dose de désordre avant-gardiste garantissant en définitive le *statu quo* général. Pour n'être pas la « vaccine » d'un monde académique édictant les règles d'observation du monde social, peut-être fallait-il intégrer les lieux du pouvoir scientifique et y agir comme une sorte de cinquième colonne ? 35 ans après sa mort, il est encore difficile de savoir si ce pari – en admettant qu'il ait été lancé – a été couronné de succès. Mais force est de constater que pour qui s'appliquerait à reprendre la méthode Barthes dans son sens originel et à l'appliquer à une époque si prompt à engraisser sa propre mythologie, le potentiel subversif s'annonce sans limite.

Matthieu Rémy

Lis, université de Lorraine, F-54000
matthieu.remy@univ-lorraine.fr